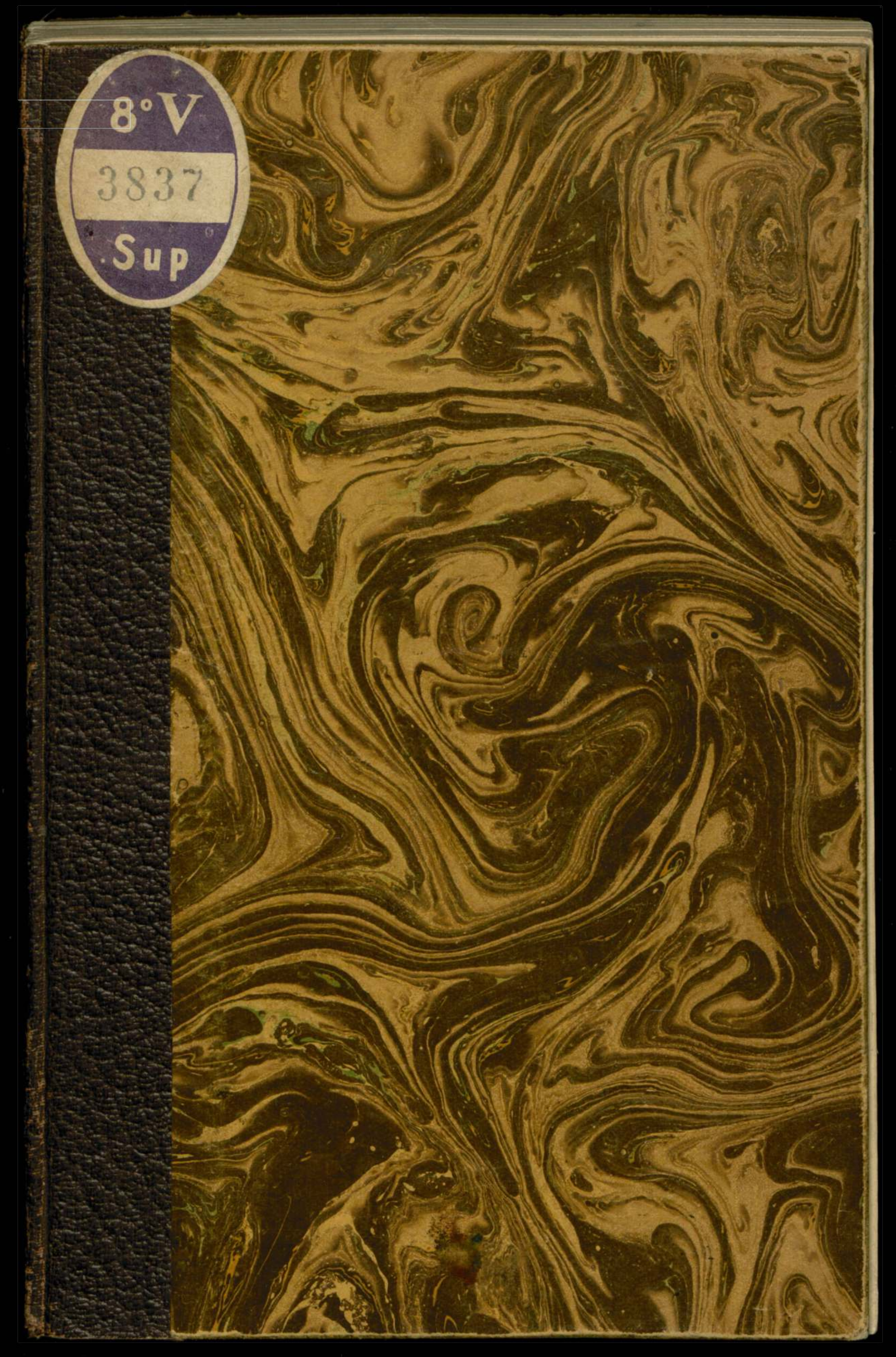





8°V
3837
Sup

LES

COMPOSITEURS DE MUSIQUE

VERSAILLAIS



PAUL FROMAGEOT

LES
COMPOSITEURS DE MUSIQUE
VERSAILLAIS

1re SÉRIE

Colin de Blamont — Bernard de Bury
Les Philidor — L. Guichard — G.-L. Chrétien
Les Mathieu — R. Kreutzer

(Extrait du VERSAILLES ILLUSTRÉ)



VERSAILLES
IMPRIMERIE AUBERT
6, Avenue de Sceaux.

1906

LES

COMPOSITEURS DE MUSIQUE

VERSAILLAIS

Louis XIV aimait beaucoup la musique. On dit même qu'il composa de tendres romances en l'honneur de Mlle de La Vallière et, plus tard, de pieux cantiques. Malheureusement, ces œuvres musicales du Grand Roi n'ont pas été conservées ; il n'en reste qu'un catalogue manuscrit. Il serait donc peut-être téméraire de proclamer que celui qui fut le créateur de Versailles fut aussi le plus ancien des compositeurs de musique versaillais. Mais ce goût artistique poussa naturellement le Roi à appeler à sa Cour et à y retenir les plus habiles musiciens de tout genre, chanteurs et instrumentistes. Il réorganisa et augmenta considérablement *la chapelle-musique* en y introduisant un orchestre complet, ce qu'on appelait alors *la symphonie.* Il fit rechercher dans toute la France et même à l'étranger, notamment en Italie et en Flandre, de bons exécutants. Sans crainte des protestations du clergé, il chargea Lulli, puis Lalande et autres, de composer des messes et des motets à grand orchestre, avec voix de femmes. En même temps, *la musique de la chambre*, recrutée

parmi les meilleurs solistes, devint une troupe d'élite incomparable. Ainsi fut créée à Versailles une colonie de musiciens qui s'y fixèrent à demeure et formèrent des familles versaillaises. Parmi eux ou leurs descendants, plusieurs furent des compositeurs de talent qui acquirent une véritable célébrité. Aujourd'hui, cependant, la plupart sont presque oubliés ou méconnus. Ne serait-il pas intéressant pour la gloire de Versailles d'en rappeler le souvenir ? — Nous allons essayer d'en dresser au moins une sorte de nomenclature, probablement incomplète, et de faire un peu connaître quelques-uns d'entre eux, en les présentant, autant que possible, par ordre chronologique.

Colin de Blamont

(1690-1760)

Le 25 novembre 1690, était baptisé, en l'église paroissiale Notre-Dame de Versailles, le fils aîné de Nicolas Colin, *ordinaire de la musique du Roi*, et de Jeanne Collette, sa femme. L'enfant, né trois jours auparavant, le 22 novembre, avait pour parrain François Collette, bourgeois de Versailles, probablement son oncle ou son grand-père maternel, et pour marraine, sa tante Claude Colin, veuve d'un menuisier de Reims.

Nicolas Colin cultivait la peinture en même temps que la musique. Il était lié d'amitié avec Hyacinthe Rigaud, peintre du Roi, qui accepta d'être parrain de son second fils, né le 19 janvier 1693.

Par suite, les deux enfants reçurent de leur père une double éducation artistique, et l'aîné, François, tout en se vouant plus tard spécialement à la musique, continua de faire un peu de peinture. Quant au second, Hyacinthe, il devint, sous le nom de Colin de Vermont, peintre du Roi, professeur et recteur adjoint de l'Académie royale.

François Colin, à dix-sept ans, fut admis dans la musique de la duchesse du Maine, qui, plus tard, devint pour lui une protectrice utile. Peu de temps après, il entreprit de mettre en musique la belle cantate de Jean-Baptiste Rousseau, *Circé*. Grâce aux relations de son père, il put faire entendre son œuvre à Lalande, surintendant de la chapelle,

compositeur de grand mérite, dont il convient de dire quelques mots en passant, car il fut à demi Versaillais.

Michel-Richard Lalande était né à Paris en 1656, et avait commencé par être enfant de chœur à Saint-Germain-l'Auxerrois. Admirablement doué pour la musique, il devint ensuite violoniste habile, puis organiste dans plusieurs paroisses de Paris. Appelé à Versailles pour donner des leçons aux filles du maréchal de Noailles, il se montra excellent professeur et fut remarqué par Louis XIV qui lui confia l'éducation musicale de deux des filles de Mme de Montespan. Lalande, logé au château de Clagny, se mit alors à composer, sous l'inspiration et sous les yeux mêmes du Roi, un grand nombre de motets et morceaux religieux. Louis XIV, prétendant écrire lui-même de la musique, se plut à participer à ses travaux. Il le combla de faveurs, lui donna les charges de compositeur, maître et surintendant de la musique de sa chambre et de sa chapelle, et lui conféra l'ordre de Saint-Michel. En 1684, Lalande ayant épousé une cantatrice de la chambre, Anne Rebel, sœur aînée du compositeur, le Roi fit les frais du mariage. Les deux filles issues de cette union, excellentes cantatrices comme leur mère, firent partie de la chapelle, et, à vingt ans, reçurent chacune une pension de 1,000 livres. Enfin, après quarante-cinq années de services dans la musique du Roi, Lalande est mort à Versailles, le 18 juin 1726.

Lalande a laissé une grande quantité d'œuvres musicales religieuses, notamment des chœurs qui sont estimés à l'égal de ceux de Hændel. Il a com-


Michel Richard de la Lande
Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de S.t Michel Surint
dant de la Musique du Roy, Maitre de Musique de
la Chambre et de la Chapelle, né à Paris le 15 Decembre
1656. mort à Versaille le 18. Juin 1726.
Suite de
Desrochers
Mortels, cest de ce beau Délire
Que sont nez parmy vous ses accords si touchants,
A deux divinitez la Lande doit ses chants..
Appollon le forma, cest Louis qui l'inspire.
a Paris chez Petit rue S. Jacques pres les Mathurins

posé aussi un opéra-ballet intitulé : *Les Eléments*, qui eut, dit-on, en son temps, un succès prodigieux.

Tel était le personnage influent et fort compétent auquel François Colin, à l'âge de dix-huit ans environ, eut le bonheur de soumettre sa *Circé*.

Lalande fut émerveillé des dispositions du jeune musicien, le prit en affection, et se chargea de lui enseigner à fond la science de l'harmonie et du contrepoint. De ce jour, l'avenir de François Colin était assuré.

En 1719, devenu à son tour un maître, il put acquérir de Lulli fils une charge de surintendant de la musique du Roi. Ce fut alors, sans doute, qu'il joignit à son nom celui de *Blamont*, tandis que son frère ajoutait au sien celui de *Vermont*.

Le 13 juillet 1723, eut lieu à l'Opéra de Paris la première représentation d'un ouvrage important qui fit la réputation de notre compositeur versaillais. C'était un opéra-ballet en trois actes et un prologue, intitulé : *Les Fêtes grecques et romaines*.

M. Jules Vasseur, dans une intéressante notice publiée en 1883 (1), a étudié en détail, avec la compétence qui lui appartenait, cette œuvre musicale. « La mélodie en est, dit-il, toujours facile, abondante, simple et compréhensible, et l'harmonie en est pure. » M. Vasseur signale ensuite plusieurs morceaux d'un excellent effet. Dans le prologue fort étendu qui précède l'entrée du ballet : une déli-

(1) *Mémoires de la Société des Sciences morales* (t. XIII, p. 373 et suiv.).

cieuse chaconne, une gigue d'une mélodie très fraîche, un joli duo, un menuet d'allure franche. Puis, dans le premier acte, *Les Jeux olympiques :* un bel air plein d'énergie, chanté par Aspasie, un passe-pied exquis. Dans le deuxième acte, *Les Bacchanales :* de beaux motifs de marche, un chœur intéressant de Romains et Egyptiennes, un grand air de Cléopâtre, qui provoqua des applaudissements prolongés à la première représentation. Enfin, dans le troisième acte, *Les Saturnales :* un joli duo entre Tibulle et Délie, un beau chœur, un délicieux rondeau.

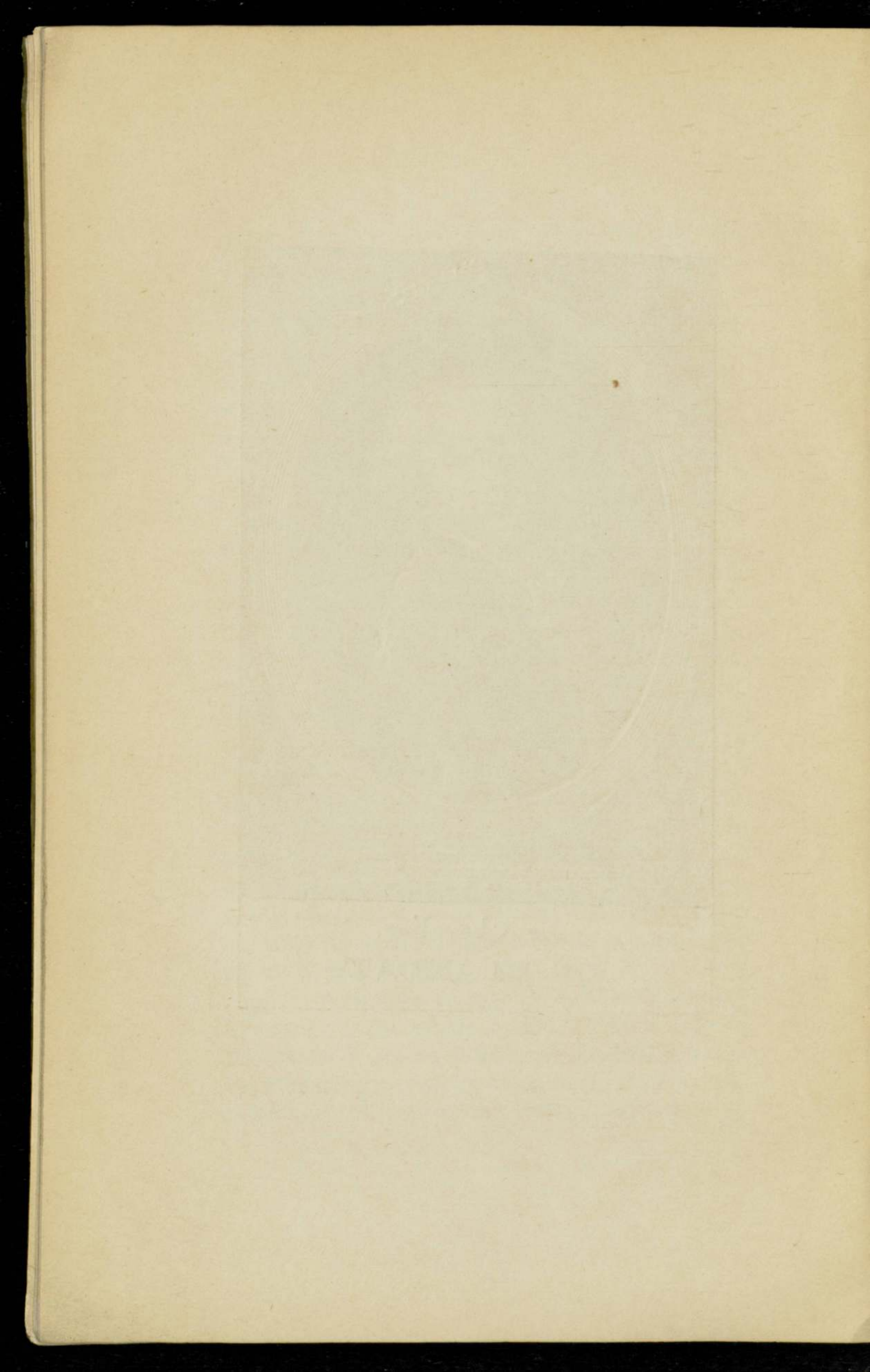
L'enthousiasme du public fut tel, que Colin de Blamont reçut en récompense le brevet de chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Les Fêtes grecques et romaines ont été reprises à l'Opéra en 1733, 1734, 1741. Mme de Pompadour voulut, en 1748, en faire exécuter au moins une partie sur le théâtre du Château. Elle s'était réservé le rôle séduisant de Cléopâtre. Se trouvant malheureusement souffrante, le 26 mars 1748, elle dut se faire remplacer par sa grande amie, la duchesse de Brancas, à qui le duc d'Ayen donna la réplique dans le rôle d'Antoine. Mais, dès les 28 et 30 mars, la marquise put faire sa rentrée, et le marquis de la Salle, en Apollon, introduisit dans le prologue un compliment au Roi.

En 1753, en 1762, en 1770 enfin, pour la dernière fois à notre connaissance, on joua encore à l'Opéra cette première œuvre de Colin de Blamont. D'après Bachaumont, en 1762, le succès en fut moindre que précédemment, bien qu'on eût trouvé la musique de



Le Chevalier.
DE BLAMONT



cet opéra gracieuse et très chantante; mais l'ouverture et les chœurs parurent un peu monotones. Le 28 août 1770, lors de la dernière reprise, on put remarquer que le rôle de Cléopâtre fut tenu par une Versaillaise, la superbe demoiselle Du Plant, prenant ainsi la place qu'avait occupée la grande marquise, vingt-deux ans auparavant.

A partir de 1723, le chevalier de Blamont était classé parmi les meilleurs compositeurs français. Aussi, le voit-on chargé en 1725 de faire la musique du divertissement à exécuter devant le roi Louis XV, à l'occasion de son mariage, et intitulé : *Le Retour des dieux sur la terre.* Il devint en outre le principal organisateur et directeur des concerts du salon de la Paix à Versailles, et de ceux de Marly et Fontainebleau. Il eut ainsi l'occasion de faire exécuter dans ces concerts ses propres compositions, et l'on dit que la Reine lui adressa souvent les compliments les plus flatteurs.

En 1729, à l'occasion de la naissance du Dauphin, il offrit au Roi la partition d'un divertissement qui fut exécuté à l'Opéra en 1730, sous le titre de : *Le Caprice d'Erato ou les Caractères de la Musique.* On le joua aussi sur le théâtre de la Cour, et il obtint partout un vif succès.

Parmi les nombreuses œuvres musicales de Colin de Blamont, il faut signaler ensuite : *Diane et Endymion*, pastorale jouée à l'Opéra en 1731; *Les Caractères de l'Amour*, ballet-opéra en trois actes et un prologue, exécuté en 1736, au concert de la Reine, et en 1738 à l'Opéra. Ce dernier ouvrage, qui fut très applaudi et a été repris plusieurs fois,

aurait mérité, semble-t-il, d'être étudié en détail par M. Vasseur, qui s'est borné à en citer le titre. La musique en paraît intéressante et plus variée que celle des *Fêtes grecques et romaines*.

M. Vasseur, dans sa notice, fait encore l'éloge de deux ballets joués à la Cour et à l'Opéra, en 1745 et 1750 : *Jupiter vainqueur des Titans* et *Les Fêtes de Téthys*, et d'un *Te Deum* exécuté dans la chapelle du Château en 1754.

Enfin, le chevalier de Blamont est l'auteur de plusieurs cantates, ballets, motets, et de cinq recueils de chansons ou romances, sans compter de nombreux divertissements qui n'ont pas été publiés ni exécutés. La Bibliothèque de Versailles possède une bonne partie de ces œuvres.

Colin de Blamont, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, surintendant de la musique de la chapelle et de la chambre du Roi, honoré de l'estime particulière de la Reine, était à la Cour un personnage important. Une curieuse anecdote, rapportée par M. Vasseur, montre qu'il était singulièrement jaloux de ses prérogatives. En mai 1745, à l'annonce de la victoire de Fontenoy, la Reine ordonna de chanter un *Te Deum* le lendemain à la chapelle. L'envoyé de la Reine crut devoir porter cet ordre à l'abbé Blanchart, maître de la musique de la chapelle, mais, ne l'ayant pas rencontré, alla en parler au chevalier de Blamont, qui s'empressa de revendiquer le privilège de sa charge de surintendant et de se mettre à la disposition de la Reine. De son côté, l'abbé Blanchart, prévenu, en référa aussi à la Reine qui se borna à répondre d'observer ce qui était

d'usage. Le lendemain, Blamont arrive à la chapelle au moment où l'abbé Blanchart, qui l'avait devancé, distribuait aux musiciens les parties séparées d'un *Te Deum*. Il se précipite vers l'abbé, l'invective violemment et veut enlever des pupitres cette musique prenant indûment la place de la sienne. La dispute devient fort vive, mais la Reine fait son entrée, et l'on entonne précipitamment le *Te Deum* de Blanchart. Colin de Blamont, furieux, porta plainte devant le comte de Maurepas. Celui-ci, fort embarrassé, déclara que les deux adversaires avaient également raison, et que leurs droits étaient égaux.

Le chevalier de Blamont était resté célibataire. Son frère, Colin de Vermont, avait fait de même. Mais ils avaient une sœur mariée à un sieur Mouchot, directeur de la manufacture de tabac du Havre, mère d'une jeune fille que les deux oncles affectionnaient. Cette nièce épousa en 1744 un jeune musicien versaillais dont nous parlerons bientôt, Bernard de Bury, qui devint alors le collaborateur, presque le fils adoptif de Colin de Blamont. A partir de 1745, la plupart des œuvres exécutées ou publiées sous le nom de ce dernier, notamment *Jupiter vainqueur des Titans*, furent le produit de la collaboration de l'oncle et du neveu.

En 1754, de Blamont, souvent malade et ayant renoncé à la composition, sortit cependant de la retraite pour écrire et publier une étude intitulée : *Essai sur les goûts anciens et modernes de la musique française*. C'était une réponse aux attaques

de J.-J. Rousseau contre l'école italienne. Elle eut, dit-on, un assez grand retentissement.

Ce fut la dernière production du vieux compositeur versaillais.

Le 14 février 1760, François Colin de Blamont est mort à Versailles, où il avait passé toute sa vie. Il fut inhumé le lendemain dans l'ancienne église Saint-Julien, rue Sainte-Geneviève, par les soins du curé de Notre-Dame, en présence de Colin de Vermont, son frère, de Jean-Baptiste Mouchot, son beau-frère, et de Bernard de Bury, son neveu.

Bernard de Bury

(1720-1785)

En 1720, habitait au *Pavillon royal*, rue de la Pompe, Jean-Louis de Bury, *ordinaire de la musique du Roi*, marié avec Catherine-Françoise D'hannis. C'est là que naquit, le 20 août, leur fils Bernard, qui fut baptisé le même jour à Notre-Dame, sans doute un peu hâtivement, car il eut pour parrain le sieur Riniard, sonneur des messes de la paroisse, et pour marraine la femme d'un voiturier, lesquels déclarèrent tous deux ne savoir signer.

Cependant, la famille de Bury était déjà nombreuse, et plusieurs de ses membres avaient été attachés à la maison du Roi.

Bernard de Bury, musicien de naissance, initié de bonne heure par son père aux principes de l'harmonie, se livra très jeune à la composition et y réussit. En effet, dès l'âge de dix-neuf ans, en 1739, il était chargé par le duc de la Trémouille d'écrire la musique d'un ballet en trois actes dont le duc lui-même avait fait le scénario. A vingt-trois ans, en 1743, il avait le bonheur bien rare et envié de ses concurrents d'avoir un grand opéra-ballet reçu et exécuté à l'Académie royale de musique. Duclos, qui en avait fait les paroles, lui avait donné pour titre : *Les Caractères de la Folie*, rappelant les deux opéras très applaudis de Colin de Blamont : *Les Caractères de l'Amour* et *Les Caractères de la*

Musique. Ce ne fut d'ailleurs qu'un demi-succès. Colin de Blamont n'en conçut ni dédain, ni mauvaise humeur contre son jeune concurrent. Au contraire, l'année suivante, en mars 1744, il lui fit épouser sa nièce, Marie-Françoise Mouchot, et, par acte du 27 février 1744, lui assura la survivance de sa charge de maître de la musique du Roi. En outre, il l'aida utilement de sa collaboration et de son patronage pour la composition d'un grand divertissement-tragédie à exécuter, en 1745, en l'honneur de Louis XV victorieux, sur un théâtre construit tout exprès dans le manège de la Grande-Ecurie. Ce fut *Jupiter vainqueur des Titans*, joué le 11 décembre 1745, à Versailles, en présence du Roi et de la Reine, accompagnés du Dauphin, de Mesdames de France et d'une Cour aussi nombreuse que brillante, où l'on remarquait la jolie marquise de Pompadour. La musique de ce divertissement, annoncée comme étant de MM. de Blamont et de Bury, était en réalité de ce dernier pour la plus grande partie; mais le nom célèbre du premier n'était pas inutile au succès.

Bernard de Bury devint, dès lors, le compositeur favori de la Cour, chargé, sur commande, des cantates, ballets et divertissements officiels. C'est ainsi qu'on exécuta de lui, à Versailles, de 1745 à 1750 : *La Nymphe de la Seine*, *La Prise de Berg-op-Zoom*; puis un divertissement pour le premier mariage du Dauphin; un *De Profundis* pour le service funèbre de la Dauphine; *Les Bergers de Sceaux*, en l'honneur de la duchesse du Maine; *La Parque vaincue*, pour la convalescence du duc de Fronsac; un diver-

tissement pour le second mariage du Dauphin; *Titon et l'Aurore*, autre divertissement représenté devant le Roi en 1750.

En outre, il eut la mission délicate de rajeunir, de renforcer au goût du jour les vieux opéras de Lulli, qu'on remettait à la scène, en leur ajoutant, suivant le besoin, tantôt une ouverture, tantôt un ballet.

En récompense de ses services, Bernard de Bury fut nommé, en 1751, surintendant de la musique, en survivance de Rebel, alors en fonctions, et fut pourvu, en 1755, d'une pension du Roi.

D'autre part, l'Opéra exécuta plusieurs ballets mis en musique par lui : *Titon et l'Aurore*, déjà représenté à Versailles; puis *Hylas et Zélis*, *Palmyre*, *Zénis et Almasie*, et autres.

Colin de Blamont et son frère Colin de Vermont, le peintre, avaient une vive affection pour Bernard de Bury. Tous deux lui laissèrent à leur mort, en 1760 et 1761, la plus grande partie de leur fortune. Il recueillit encore, en 1768, la succession de son père, Jean-Louis de Bury, qualifié de *vétéran de la musique du Roi*, et celle de sa mère.

Bernard de Bury se fixa alors, avec sa femme et ses enfants, dans une maison de la place Dauphine, appartenant à une demoiselle Collette (sœur ou nièce probablement de Jeanne Collette, mère de Colin de Blamont). Le 16 juin 1780, il céda sa charge de surintendant à un autre compositeur versaillais, Giroust, dont nous aurons à parler, moyennant un capital de 10,000 livres et une rente de 1,000 livres réversible sur sa veuve et ses enfants.

En juin 1785, le Roi donna encore à Bernard de Bury un témoignage de son estime en lui accordant des lettres de noblesse, « en considération de ses bons services dans ses places à la musique de Sa Majesté et de ceux de sa famille ».

A ce moment, Bernard de Bury venait de perdre sa femme. Il lui restait trois enfants : un fils aîné, François de Bury, écuyer du Roi, qui vivait avec lui ; un second fils, nommé Fulgence, capitaine d'infanterie à Pondichéry, et une fille, mariée au chevalier François de Montfaucon, maître de camp, écuyer de Madame Adélaïde.

Peu de mois après, le 19 novembre 1785, Bernard de Bury mourut à Versailles, sa ville natale, dans son appartement de la place Dauphine. L'inventaire fait après son décès par Me Monget, notaire à Versailles (1), révèle une large aisance et un bon état de maison.

Le 5 octobre 1789, un lieutenant de la garde nationale de Versailles, nommé M. de Bury, se fit remarquer par la violence avec laquelle il réclama de la poudre et des balles pour tirer sur les gardes du corps.

Etait-ce un fils du compositeur?

— Nous l'ignorons.

Mais, ajoutons que le nom de Bury est encore maintenant porté avec distinction par plusieurs artistes qui sont peut-être, eux aussi, les descendants de notre musicien versaillais.

(1) Minutes de Me Langlois, notaire.

Les Philidor

(1647-1795)

C'est une famille innombrable de musiciens que ces Philidor : musiciens en tous genres et à tous les degrés, compositeurs et exécutants, flûtistes, hautboïstes, violonistes, joueurs de fifre et de tambour. Ils ne sont pas tous nés à Versailles, mais ils y ont tous plus ou moins longtemps vécu, s'y sont mariés, y ont eu de nombreux enfants, y ont été propriétaires d'immeubles, ont tenu enfin une telle place dans les registres paroissiaux de baptême et d'inhumation, aussi bien que dans les archives du bailliage, qu'ils semblent bien avoir constitué une famille versaillaise.

Des notices étendues leur ont été consacrées par Fétis, dans sa *Biographie universelle des Musiciens*, et surtout par M. Pougin, son savant et très précieux continuateur. Nous nous permettrons d'y faire de nombreux emprunts, en y ajoutant quelques détails puisés aux archives, aux Mémoires du temps et à quelques documents originaux en notre possession.

On sait que le véritable nom patronymique de cette famille était Danican. Quelle fut l'origine du surnom de Philidor? — D'après une légende accréditée, Louis XIII ayant connu un habile hautboïste italien du nom de Filidori, s'écria, en entendant jouer le premier Danican : *C'est un véritable Filidor!* et, de là, le surnom conservé par les descen-

dants de ce Danican. M. Pougin conteste le fait en observant que c'est dans un acte de 1659 qu'on voit apparaître pour la première fois le susdit surnom, qui, en conséquence, ne peut remonter à Louis XIII, mort en 1643. Il émet l'hypothèse que l'appellation de Philidor a pu être donnée à un Danican à cause de sa prédilection pour l'eau. Cette explication nous paraît trop savante et peu admissible, et nous préférons respecter la légende en pensant que le surnom a pu être longtemps laissé de côté dans les actes officiels, bien que déjà usité familièrement. Il est à noter, d'ailleurs, qu'au début, les Danican signaient *Filidor*, et que cette orthographe contredit l'étymologie proposée par M. Pougin.

Quoi qu'il en soit, dès la création du château de Versailles, un *Jean Danican*, dit *Philidor*, jouait à la Cour du hautbois, du cromorne, du fifre et du tambour, suivant l'occasion, et occupait la charge de trompette-marine de la Grande-Ecurie. Il composa quelques airs de danse qui furent insérés dans la collection de son fils, mais ont disparu, comme nous le verrons.

I

André Danican Philidor, fils aîné de Jean, naquit probablement à Paris, en 1647, mais vint tout jeune à Versailles, remplir auprès de son père les emplois de musicien de la Grande-Ecurie, puis de la chambre du Roi et de la chapelle. Il jouait de la basse de cromorne pour soutenir les chœurs à la chapelle, du hautbois et du basson dans les petits concerts de la chambre du Roi, en compagnie de Couperin, et

enfin de la trompette-marine ou du tambour, au besoin, à la Grande-Ecurie. Louis XIV, admirant son talent, se plaisait à lui faire exécuter des solos et le chargea de composer plusieurs marches militaires. Il réussit aussi bien comme compositeur que comme exécutant, et le Roi, en récompense, lui fit don, vers 1680, d'une place à bâtir, rue du Bel-Air (actuellement rue Dangeau). Il y fit construire une maison dès avant 1682, car, dans un brevet du 26 janvier 1682, confirmatif du don fait antérieurement, on lit : *Le Roi a accordé, il y a du temps, au sieur Philidor, ordinaire de la musique de Sa Majesté, une place située à Versailles, rue du Bel-Air, sur laquelle il a fait bâtir.*

André Philidor s'était marié avec une demoiselle Marguerite Monginot dont il eut seize enfants. Aussi rencontre-t-on fréquemment le nom de Philidor sur les registres des baptêmes de la paroisse Notre-Dame de Versailles, à partir de 1683. On y voit se succéder comme parrains une série de musiciens du Roi, amis de l'heureux ménage. Dans l'un de ces premiers actes de baptême, du 16 septembre 1683, on remarque que le parrain est Michel de Lalande, maître de musique de la chapelle du Roi, compositeur très bien en Cour, dont nous avons parlé à propos de Colin de Blamont. On peut juger par là de la faveur dont jouissait déjà André Philidor à cette époque.

C'est alors, en 1684, que, sur la recommandation du duc de Noailles, il fut nommé *garde de la bibliothèque de musique du Roi*. Il succédait à François Fossard, qui semble être resté son ami, car il fut

parrain d'un petit Philidor en 1689. Cette charge de bibliothécaire ne fut pas une sinécure pour André Philidor. Il entreprit, en effet, soit spontanément, soit sur l'ordre de Louis XIV, de former une collection complète de la musique française, en faisant rechercher par tout le royaume, puis en copiant très soigneusement et en classant méthodiquement tout ce qui avait été composé depuis le XVI[e] siècle, en musique religieuse ou profane. Il en fit cinquante-neuf gros volumes, dont la moitié environ a malheureusement disparu. Le reste, pour la plus grande partie, est à la bibliothèque du Conservatoire à Paris; quelques volumes sont à Versailles. C'est grâce à ce travail colossal, accompli par André Philidor, qu'on peut connaître aujourd'hui quelques-unes des œuvres de nos premiers compositeurs français, qui, sans lui, auraient été dispersées et perdues.

Tout en se livrant à ce labeur qui exigeait autant de savoir que de patience, André Philidor trouva le temps de composer, lui aussi, des ouvrages plus importants que les pas redoublés militaires ou les petits concertos auxquels il s'était d'abord essayé. En 1687, il fit un opéra-ballet, *Le Canal de Versailles,* qui fut exécuté devant la Cour le 16 juillet. Il écrivit ensuite la musique d'un divertissement comique, intitulé : *Le Mariage de la Couture avec la grosse Cathos*, qui fut dansé en 1688 devant le Grand Dauphin. Bien que ce fût une mascarade assez triviale, d'après M. Pougin, le roi Louis XIV y prit plaisir, et fit remettre 100 livres à Philidor pour avoir la copie de son œuvre.

Il composa encore la musique de divers autres ballets : *La Princesse de Crète*, *La Mascarade des Savoyards*, *Le Roi de la Chine;* enfin, M. Pougin lui attribue, sans certitude, plusieurs mascarades jouées vers la même époque : *La Noce de Village*, *Les Amazones*, *Le Lendemain de la Noce*, *Le Vaisseau marchand*, *Le Jeu des Echecs*, *La Fête d'Arcueil.* Beaucoup de ces partitions, qui avaient naturellement pris place dans la collection royale, ont disparu; celles qui restent sont, paraît-il, agréables, d'allure franche, mais peu originales.

Malgré les gratifications du Roi, André Philidor était sans doute peu fortuné. En 1693, il sollicita et obtint la permission de mettre en loterie sa maison de la rue du Bel-Air. Quel fut le résultat de cette singulière opération? — Peut-être fut-il avantageux, car M. Pougin a constaté qu'il put doter tous ses enfants.

En 1719, André Philidor, devenu veuf, âgé de soixante-treize ans, se remaria avec une jeune fille de dix-neuf ans, Elisabeth Le Roy, dont il eut encore cinq enfants. Il paraît avoir quitté vers cette époque son domicile versaillais et s'être fixé à Dreux, où se trouvent les actes de baptême des enfants de ce second mariage. Cependant, il conserva sa place de bibliothécaire de la musique du Roi, ce qui dut l'obliger à faire au moins des séjours fréquents et prolongés à Versailles. D'après Fétis, il serait mort à Versailles, en 1727. D'après M. Pougin, il est démontré qu'il est mort à Dreux, le 11 août 1730. Il n'en est pas moins certain que, pendant la plus grande partie de son existence,

André Danican Philidor a vécu à Versailles, y a composé toutes ses œuvres musicales, y a accompli l'important travail de bibliothécaire qui le désigne à la reconnaissance des amateurs de musique, et y a laissé enfin une nombreuse progéniture de musiciens.

II

Jacques Danican Philidor, frère cadet du précédent, était né aussi à Paris, vers 1657. Elevé à Versailles, à côté de son aîné, il vécut toujours dans une grande intimité avec lui et suivit ses leçons et ses exemples. A douze ans, en 1669, il fut nommé fifre de la Grande-Ecurie, et, en 1679, il succéda à son père comme basse de cromorne et trompette-marine. En 1683, il obtint le titre de musicien ordinaire du Roi, et fut attaché à la chapelle, où il joua du basson et du hautbois. Il composa, comme son frère, un grand nombre de marches militaires qui se trouvent à la Bibliothèque de Versailles, et deux volumes d'airs de danses, menuets et autres, qui faisaient partie de la collection royale, mais ont disparu. Il ne paraît pas avoir abordé des œuvres plus importantes.

Marié avec une demoiselle Marie-Elisabeth Hanique, il suivit encore, comme père de famille, les traces de son aîné, car il eut douze enfants, et, s'il n'était pas mort encore jeune, en 1708, peut-être aurait-il atteint le chiffre de son frère. On remarque, en effet, sur les registres paroissiaux de Versailles, la régularité avec laquelle les naissances se succédaient dans les deux ménages d'André et Jacques

Philidor, se suivant avec une sorte d'émulation, à quelques semaines ou quelques jours d'intervalle, à partir de 1683.

Louis XIV ne fut pas moins généreux pour Jacques que pour André. Il lui donna, vers 1683, une place à bâtir, dans un quartier un peu plus éloigné, rue des Bourdonnais, dans le Parc-aux-Cerfs. En 1708, par un brevet du 1er mars, il lui fit don, en supplément, d'un second terrain à côté, donné antérieurement à un sieur Denclos, dont le brevet fut déclaré nul pour n'avoir pas construit dans le délai prescrit.

Jacques Philidor ne se contentait pas de jouer du hautbois et du basson à la chapelle et chez le Roi, il était resté en même temps pourvu de la charge de *fifre et tambour de la Grande-Ecurie*, et avait celle de *joueur de violon*, *hautbois*, *saqueboutte* (espèce de trombone à coulisse) *et cornet de la Grande-Ecurie*. On se demande comment il pouvait cumuler ces multiples emplois et se livrer en outre assidûment à la composition. Mais ces charges étaient fructueuses; Jacques Philidor prit soin d'en assurer la survivance, en 1697, à ses deux fils aînés, Pierre et Jacques. A cet effet, il démissionna en leur faveur, tout en s'en réservant la jouissance sa vie durant, et, par deux brevets datés du 18 juin 1697, dûment enregistrés, la charge de *joueur de violon*, *hautbois*, *saqueboutte et cornet* fut donnée à Pierre, l'aîné, et celle de *fifre et tambour* à Jacques, le cadet, pour en exercer les fonctions en l'absence de leur père, mais n'en avoir les profits qu'après sa mort.

En 1704, Jacques Danican Philidor maria à Ver-

sailles, et dota, son fils Pierre, dont nous dirons quelques mots. Enfin, il mourut à Versailles, le 29 mai 1708.

III

Un troisième fils de Jean, nommé Alexandre, fut aussi à Versailles musicien de la Grande-Ecurie, mais nous manquons d'autres renseignements sur lui.

IV

Viennent ensuite les nombreux enfants d'André Philidor l'aîné, qui, presque tous Versaillais, furent aussi presque tous musiciens. Mais il n'y en a que quatre sur lesquels nous soyons renseignés utilement, grâce à M. Pougin.

Anne Danican Philidor, né en 1681, fut un compositeur précoce. A dix-sept ans, il fit la musique d'une pastorale, *L'Amour vainqueur*, qui fut exécutée à la Cour. On joua encore de lui, à Versailles et à Marly, deux opéras : *Diane et Endymion* et *Danaé*. Il écrivit, en outre, des morceaux religieux et des marches militaires qui se trouvent à la Bibliothèque de Versailles.

Enfin, il fut le fondateur d'une institution musicale qui s'est continuée jusqu'à nos jours, les *Concerts spirituels*.

Il eut l'idée de profiter de la fermeture des théâtres pendant certaines fêtes religieuses pour donner des auditions de musique sacrée. Il en obtint le privilège moyennant une redevance de 6,000 livres par an, au profit de l'Académie royale. La première

séance eut lieu le 18 mars 1725, jour du dimanche de la Passion, dans la salle des Cent-Suisses, aux Tuileries.

Anne Philidor mourut peu d'années après, en 1728.

V

Michel Danican Philidor, né à Versailles, le 12 septembre 1683, filleul de Lalande, fut timbalier des gardes du corps, puis de ce qu'on appelait *les plaisirs du Roi*, c'est-à-dire les chasses royales et le personnel qui en dépendait.

VI

François Danican Philidor, né à Versailles, le 17 mars 1689, fit partie de la musique de la chapelle, de la musique de la chambre et de la musique de la Grande-Ecurie. Il était surtout très habile flûtiste, et a composé de nombreux morceaux qu'il exécutait brillamment. Il est mort jeune, en 1718, et, en cette même année, il a été publié deux volumes de ses œuvres, intitulés : *Pièces pour la flûte traversière qui peuvent aussi se jouer sur le violon.*

VII

François-André Danican Philidor, le plus célèbre de la famille, autant par son talent sur les échecs que par son génie musical, était un des derniers enfants d'André, remarié à soixante-treize ans, comme on l'a vu, et retiré alors à Dreux. Il naquit dans cette dernière ville, le 7 septembre 1726, alors

que son père était âgé de soixante-dix-huit ans environ.

M. Pougin lui a consacré une étude très étendue qui a été publiée dans la *Chronique musicale*, en 1874 et 1875. Il n'hésite pas à déclarer que « c'est un des plus grands musiciens dont la France puisse s'enorgueillir », et il caractérise ses qualités dans les termes suivants :

Plus foncièrement dramatique que Duni et presque aussi aimable ; possédant à la fois, comme Monsigny, le sentiment comique et le sentiment pathétique ; plus grand dans son style et plus élevé que Grétry, avec une allure peut-être moins égale et moins soutenue, il était plus instruit et surtout plus hardi que tous trois, et possédait une force de conception, une habileté de procédés et une sûreté de main qu'aucun d'eux n'a jamais connues. La forme de ses morceaux est généralement très remarquable, son harmonie très riche et souvent neuve pour l'époque, son instrumentation colorée, nerveuse et fournie ; de plus, il est doué d'un instinct scénique presque infaillible et d'un sens dramatique incontestable.

Ajoutons qu'il a composé et fait exécuter vingt-huit opéras et un grand nombre de morceaux religieux et pièces diverses.

Si ce grand artiste naquit à Dreux, ce fut à Versailles qu'il vint, tout enfant, recevoir son éducation musicale, et ce fut à Versailles, comme on va le voir, qu'il eut ses premiers et, plus tard, ses plus beaux succès.

On dit que, par faveur exceptionnelle, il fut admis, dès l'âge de six ans, aux pages de la mu-

sique du Roi. Le directeur en était alors Campra, compositeur de mérite et surtout excellent professeur. Entouré, choyé des collègues et amis de son père, de son oncle, de ses cousins, imprégné de musique depuis sa petite enfance, le jeune André Philidor ne pouvait manquer d'être un musicien précoce. On lit dans les *Mémoires du duc de Luynes*, à la date du mois d'août 1738 :

Le Roi a entendu un motet d'un petit page de la musique, nommé Philidor. Ce nom est connu dans la musique; cet enfant n'a que treize ans et a déjà fait trois motets; celui-ci a été trouvé bon et a été exécuté à la chapelle deux jours de suite. Le Roi lui fit donner cinq louis. On m'a dit même que Sa Majesté lui a promis deux louis d'augmentation à chaque motet qu'il ferait.

Ainsi, c'est à la chapelle de Versailles qu'il eut son premier succès. Il continua d'y être attaché et d'y profiter des précieuses leçons de Campra jusqu'en 1744. On dit que ce fut là aussi qu'il prit le goût et la science du jeu des échecs, très pratiqué, paraît-il, par les musiciens du Roi. Une petite anecdote rapportée par M. Pougin le montre, à dix ans environ, faisant *échec et mat* un vieux musicien, stupéfait et furieux d'être battu par ce bambin.

En mai 1744, André Philidor, approchant de ses dix-huit ans, voulut voler de ses propres ailes, et se fixer à Paris pour y donner des leçons de musique. Il se logea en garni chez un perruquier de la rue Saint-André-des-Arts, où il lui arriva une fâcheuse aventure, ignorée sans doute de ses biographes, qui n'en parlent pas. Un soir, vers dix heures, revenant de donner une leçon, il vit de la foule et du tumulte

aux abords de la Comédie-Française. Il entre par curiosité, apprend qu'on vient d'arrêter injustement un individu, et se met à protester violemment, avec d'autres jeunes gens, contre la police. Il sort de la salle et, entrant près de là, au café Baptiste, il se distingue encore par la virulence de ses propos contre les exempts. Un agent de police déguisé l'observe sans qu'il s'en doute, le file jusque chez lui, fait son rapport, et, trois jours après, le trop imprudent Philidor était appréhendé en son logement et emprisonné au For-l'Evêque. Vainement il envoya deux suppliques au comte de Saint-Florentin pour demander sa mise en liberté, en invoquant « sa conduite, ses mœurs, sa douleur, ses talents pour la musique »! Il resta quinze jours en prison pour cette incartade (1).

André Philidor végéta à Paris, venant de temps à autre à Versailles, y faire exécuter un motet. Il trouva sans doute que son talent sur les échecs était plus fructueux que ses leçons de musique, car, en 1745, on le trouve en Hollande, puis en Angleterre, gagnant sa vie en jouant aux échecs, mais n'obtenant aucun succès avec ses compositions musicales. Il courut le monde pendant neuf ans, travaillant la musique à ses moments perdus. Il reparaît, en 1754, à Versailles, où le duc de Luynes raconte qu'en décembre, il fit exécuter à la messe du Roi un motet qu'on trouva trop imité du genre italien et qui ne fut pas goûté.

Il se remit au travail et réussit sans doute à se

(1) Archives de la Bastille, n° 11,556.



Granacret Del. — M. PINCE. — P. V. Dupin Fils Sculp.

Ariette.

Lui! ah! le pauvre homme!...
Il n'a pas son semblable à Paris.
Sa froideur m'assomme,
C'est le plus sot des maris.

(*Blaise le Savetier*, opéra-comique de Philidor.)

faire apprécier de quelques connaisseurs, car, en 1758, Monnet, directeur très avisé de l'Opéra-Comique, le chargea de faire la musique d'une pièce arrangée par Sedaine sur un conte de La Fontaine. Ce fut *Blaise le Savetier*, dont la première représentation eut lieu le 9 mars 1759, avec un grand succès. C'était le véritable début de Philidor, et tous les témoignages du temps sont d'accord pour reconnaître que les applaudissements furent unanimes, que ce fut l'événement théâtral de la saison et que la pièce fut jouée soixante-huit fois de suite, devant une salle comble. Collé lui-même, toujours envieux et méchant, ne put, dans son *Journal*, contester le succès de Philidor, mais il s'en consola en faisant de lui le portrait suivant (1) :

Sa musique et ses échecs ne l'empêchent pas pourtant d'être une bête à tous autres égards; il est en conséquence d'une suffisance et d'une fatuité révoltantes. Je l'ai vu jouer aux échecs; il étonne, et d'autant plus, comme je l'ai dit, et personne ne m'en dédira, que c'est très réellement une bête.

Quoi qu'il en fût des moqueries de Collé, Philidor était, dès lors, classé parmi les meilleurs musiciens. Il fit, pour l'Opéra-Comique, en 1759, 1760 et 1761, une série de petits ouvrages applaudis du public : *L'Huître et les Plaideurs*, *Le Quiproquo*, *Le Soldat magicien*, *Le Jardinier et son Seigneur*.

Le 13 février 1760, François-André Danican Philidor se maria à Paris, en l'église Saint-Sulpice, avec une jeune Versaillaise, Angélique-Elisabeth

(1) *Journal de Collé*, mars 1759.

Richer, dont le père, décédé en 1757, avait été musicien ordinaire du Roi et surintendant de la musique du duc de Chartres. On est surpris de voir, dans l'acte de mariage, Philidor qualifié de *marchand mercier demeurant rue du Four*. M. Pougin l'explique en disant qu'il n'était que le prête-nom de deux de ses sœurs restées filles et établies, en effet, mercières rue du Four, à Paris. En dehors de ce domicile et de cette qualification, tout était versaillais dans ce mariage : la jeune mariée, née à Versailles, fille d'un musicien du Roi, cantatrice elle-même attachée à la chapelle, et les témoins, tous Philidor, musiciens aussi, demeurant à Versailles.

En août 1761, l'Opéra-Comique donna une nouvelle œuvre de Philidor, *Le Maréchal ferrant*, qui obtint un succès sans précédent dans les fastes de ce théâtre. M. Pougin a étudié en détail la partition de cet opéra, qu'il considère comme une œuvre supérieure pour le style, la verve, la facture, l'instrumentation.

En 1763 et 1764, les *Mémoires* de Bachaumont signalent aussi avec éloges : *La Bagarre*, *Le Rendez-vous*, *Le Bûcheron*, *Le Sorcier*. Dans ce dernier opéra, on accusa Philidor d'avoir pris à Gluck un de ses airs d'*Orphée*, mais M. Pougin l'en disculpe totalement.

En 1765, Philidor aborda, pour la première fois, la scène de l'Académie royale, par son opéra de *Tom Jones*, dont le livret, fait par Poinsinet, ne valait rien malheureusement. Néanmoins, la musique sauva l'ouvrage.

En 1767, fut représenté son deuxième grand



JANNETTE

Colin, Colin. J'ai beau l'appeler, il ne me répond point...
... Il est mort...

(*Le Maréchal ferrant,* opéra-comique de Philidor.)

opéra, *Ernelinde*, dont le livret, de Poinsinet encore, était détestable. Philidor s'y montrait hardi novateur en musique, ce qui ne manqua pas de susciter de vives critiques. Collé, en novembre 1767, écrivait dans son *Journal :*

La musique de Philidor réussit malgré le poème; il faut que le gros du public soit devenu musicien au point d'en être devenu bête, pour tenir au profond ennui qu'inspire ce monstrueux ouvrage. Il faut n'avoir dans la tête que deux sons, être privé de raison et d'esprit, et n'avoir que des oreilles et même des oreilles d'âne, puisqu'il faut le dire grossement, pour s'amuser à ce bacchanal musical qui ne porte sur rien.

Cette fois, en effet, la pauvreté du livret fit tomber l'opéra, qui, malgré l'effort des *billets donnés*, n'eut que dix-huit représentations. Mais, quelques années plus tard, en 1773, Philidor prit sa revanche à Versailles. Il fit arranger la pièce par Sedaine, remania la musique et obtint une exécution solennelle devant la Cour, avec une mise en scène superbe. Bachaumont raconte que l'on fit monter sur la scène 400 grenadiers à cheval! Malgré les grandes dimensions du théâtre du Château, il devait y avoir là quelque exagération. En tout cas, avec ou sans grenadiers, l'opéra fut accueilli avec enthousiasme, les chanteurs acclamés. C'était le 11 décembre 1773.

Quelques jours après, on lit dans le *Journal* de Papillon de la Ferté, à la date du 4 janvier 1774 :

M. le maréchal de Richelieu m'a remis vendredi différents ordres de pensions et de gratifications annuelles à employer, savoir : ... *mille livres de gratification annuelle à Philidor*.

En 1777, l'Académie royale, à son tour, reprit *Ernelinde*, qui reçut alors les applaudissements du public parisien.

De 1777 à 1779, Philidor séjourna en Angleterre, où il était surtout célèbre par ses étonnants tours de force sur le jeu d'échecs. Mais il ne négligeait pas la musique et, en février 1779, il fit exécuter à Londres une sorte de cantate, d'allure religieuse, sur une ode d'Horace, connue sous le nom de *Carmen sæculare*, qui produisit une grande sensation. Rentré en France, en novembre 1779, il résolut d'y faire entendre sa nouvelle œuvre au concert spirituel. La première exécution eut lieu le 19 janvier 1780, aux Tuileries, et la femme de Philidor, excellente cantatrice, figurait parmi les principaux interprètes. L'auditoire, très brillant, fut transporté d'enthousiasme et l'on dut bisser plusieurs morceaux. En mars 1780, on reprit le *Carmen sæculare* avec le même succès, et Bachaumont écrivit que cette œuvre de Philidor devait être placée « à côté des compositions admirables qui ont immortalisé les Hændel, les Hasse, les Jomelli ».

L'émotion causée dans le monde musical fut telle, qu'en juillet 1780, l'impératrice de Russie chargea Grimm de demander à Philidor une exécution à Saint-Pétersbourg, et envoya préalablement au compositeur un présent de 50,000 livres.

Après ce beau triomphe, Philidor écrivit deux petits ouvrages dramatiques qui passèrent inaperçus. Puis, en 1786, il revint à la musique religieuse, et, le 17 août, il fit entendre au concert spirituel un *Te Deum* qui provoqua encore une vive admiration.



C.N. Cochin filius delin. — Aug. de St. Aubin Sculp. 1772.


ANDRÉ DANICAN PHILIDOR NÉ A DREUX LE SEPT SEPTEMBRE MIL SEPT CENT VINGT SIX
Aux Français étonnés de sa Mâle Harmonie,
Il montra dans son art des prodiges nouveaux:
Dans ses délassemens admirant son Génie,
On voit qu'en ses jeux même il n'a point de Rivaux.
Par M. Davesne
F. Bartolozzi delin. et sculp. 1777.

Philidor retourna ensuite en Angleterre, où il avait de nombreuses et utiles relations. Il s'y trouvait au moment de la Révolution, si bien que, malgré ses aspirations libérales, il fut inscrit comme émigré. Il ne put rentrer en France et mourut à Londres, le 31 août 1795, à l'âge de soixante-neuf ans.

Il a été fait plusieurs portraits de ce Philidor, mais deux seulement méritent l'attention, car les autres n'en sont que des copies anciennes ou modernes. L'un est un dessin de Ch.-Nic. Cochin, gravé en 1772 par Aug. de Saint-Aubin; l'autre a été dessiné et gravé par Bartolozzi, en 1777. Tous deux semblent avoir été faits d'après nature, et pourtant, chose curieuse, sont tout à fait dissemblables.

VIII

Il nous reste quelques mots à dire de ceux des enfants de Jacques Philidor, mort en 1708, qui furent musiciens et Versaillais, et sur lesquels nous avons quelques renseignements.

Pierre Danican Philidor était né en 1681. Nous avons vu qu'en 1697, il avait obtenu, en survivance de son père, la charge de *joueur de violon*, *hautbois*, *saqueboutte et cornet de la Grande Ecurie*. N'ayant alors que seize ans environ, il s'était déjà livré à la composition, et, dans cette même année 1697, on exécuta de lui, à Versailles, une *Pastorale* dont le manuscrit est à la Bibliothèque de la ville.

En mars 1704, il épousa Marie-Françoise Sauvage, demeurant à Versailles. Dans son contrat de mariage du 12 mars, il prenait la qualité de *pen-*

sionnaire ordinaire de la musique du Roi, ayant en survivance la charge de grand hautbois. Une série de Philidor, musiciens du Roi, apparaissent comme témoins.

Habile flûtiste, il composa et exécuta de nombreux duos et concertos pour flûte, violon et hautbois. Son talent devait être apprécié par le Roi, car on remarque qu'il fut l'objet de nombreuses libéralités royales. Un brevet du 24 novembre 1706 lui attribue *les revenus des biens immeubles ayant appartenu au nommé de Villars*, *condamné à mort*, *acquis au Roi et confisqués* par sentence du 28 octobre.

Un deuxième brevet du 1er mars 1708 lui donne une place à bâtir, en façade sur la rue Saint-Louis et la place de Bourgogne. Un autre, du 4 juin 1709, confirme à son profit le don de deux autres terrains attribués antérieurement à son père, rue des Bourdonnais.

Un quatrième brevet, du 8 novembre 1712, le qualifiant de *joueur de hautbois de la musique du Roi*, le gratifie d'une pension de 300 livres.

Enfin, Pierre Philidor devait être bien vu aussi du duc d'Orléans, devenu régent, car, le 10 janvier 1716, un cinquième brevet déclare qu'à raison des services rendus par lui *pendant un grand nombre d'années en qualité de joueur d'instruments de musique*, *en laquelle profession il s'est acquis toute la capacité que l'on peut désirer*, *il lui est accordé et fait don de la charge de joueur de viole de la musique de la chambre*, *vacante par le décès d'Estienne Lemoine*, *dernier possesseur d'icelle*.

Pierre Philidor est mort en 1731. Il a laissé notamment plusieurs volumes de pièces diverses pour instruments.

IX

Jacques II Danican Philidor est né à Versailles, le 7 septembre 1686. Son père lui fit obtenir en survivance, dès le 18 juin 1697, alors qu'il n'avait pas encore onze ans, la charge de *fifre et tambour de la Grande Ecurie.* Nommé ensuite timbalier du duc d'Orléans, il alla, en cette qualité, faire campagne en Espagne et mourut à Pampelune, en 1709, à vingt-deux ans.

X

François II Danican Philidor, né à Versailles en 1695, mort en 1726, fut hautbois de la chambre et de la Grande Ecurie.

XI

Nicolas Danican Philidor, né à Versailles, le 3 novembre 1699, mort en 1769, succéda à son frère Pierre, mort, comme nous l'avons vu, en 1731, dans ses deux charges de hautbois de la Grande Ecurie et de joueur de viole de la chambre du Roi.

L. Guichard

(1752-1829)

Louis-Joseph Guichard, né à Versailles le 5 octobre 1752, a été plutôt chanteur et professeur de chant que compositeur. Cependant, comme on lui attribue quelques œuvres musicales, et qu'ayant enseigné l'art du chant, il a été plus qu'un simple exécutant, il mérite une place dans cette nomenclature.

Dès 1760, à l'âge de huit ans, il fut admis aux pages de la musique du Roi. Il s'y distingua, et, en 1776, il faisait partie de ce qu'on appelait la musique de la chambre.

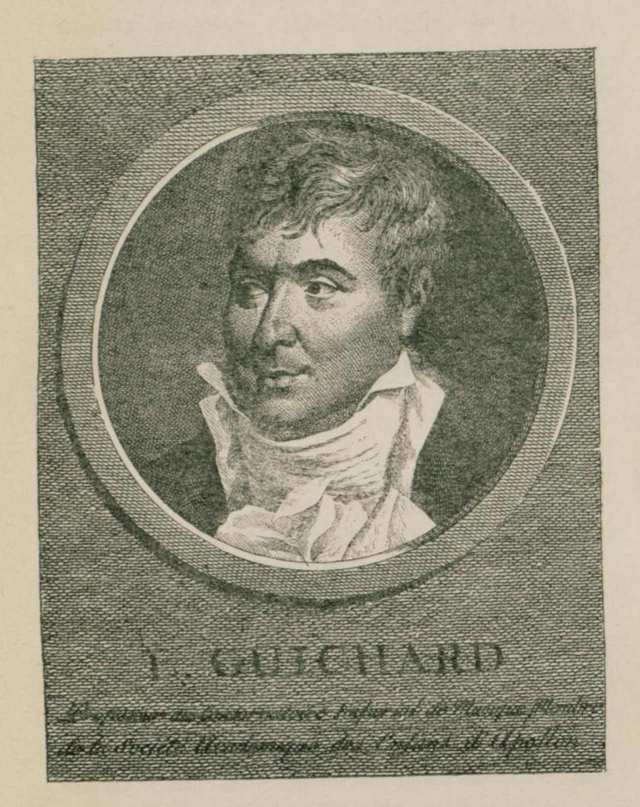
En cette même année 1776, Guichard devint membre de la célèbre *Société académique des Enfants d'Apollon*, fondée en 1741 et composée de l'élite des musiciens de son temps. Il y tint un emploi important, car son nom se rencontre souvent sur les programmes des concerts publics donnés par la Société.

Au commencement de 1784, Louis XVI, sur les instances du baron de Breteuil, ayant institué une *Ecole royale de chant et de déclamation*, Guichard fut désigné de suite pour y être professeur. Cette école, qui a été l'origine du Conservatoire, commença de fonctionner le 1er avril 1784, sous la direction de Gossec, dans les bâtiments des Menus-Plaisirs, faubourg Poissonnière, à Paris.

Mais, vers 1790, il n'y eut plus ni chapelle du Roi, ni musique de la chambre à Versailles, ni Ecole royale, ni même Société des Enfants d'Apollon, à Paris. Guichard entra alors à l'Opéra, devenu le *Théâtre des Arts*, exploité en société par les artistes eux-mêmes, sous la surveillance de commissaires spéciaux. Plus instruit, parlant mieux, et plus courageux peut-être que la plupart de ses camarades, Guichard fut le plus souvent chargé par eux de répondre verbalement ou par écrit aux injonctions tyranniques et menaçantes des commissaires. Il s'acquitta avec honneur de cette mission périlleuse. On voit son nom inscrit en 1794 sur une liste de souscription ouverte pour envoyer un secours à un camarade parti à l'armée.

En 1795, grâce à l'intelligente initiative de Sarrette, le Conservatoire de musique était définitivement fondé. Guichard fut appelé, l'un des premiers, à y faire un cours de vocalisation et de chant. Il fut chargé, en outre, de la direction des élèves, et contribua activement à l'organisation de cet établissement.

M. Pougin, dans son *Dictionnaire biographique*, rapporte qu'en 1799, on représenta sur le petit théâtre d'élèves des frères Mareux, installé au faubourg Saint-Antoine, un opéra-comique intitulé : *Nicette et Colin*, *ou le Fat dans les départements*, dont la musique avait été composée par Guichard. Aucun musicien de ce nom, autre que le professeur du Conservatoire, n'étant connu à cette époque, il y a lieu de penser que c'est notre Versaillais qui fut l'auteur de cet ouvrage.


GUICHARD

D'autre part, une petite notice manuscrite contemporaine affirme qu'il composa de jolies romances « que sa modestie seule l'empêcha de livrer au public ».

En 1809, Guichard rentra à la *Société des Enfants d'Apollon*, réorganisée depuis 1806. Le 5 mars, eut lieu une séance solennelle en l'honneur de Grétry, qui la présida. Guichard, quoique âgé alors de cinquante-sept ans, fut néanmoins choisi pour chanter, devant le maître, le duo de *Céphale et Procris* avec Cloiseau. Après le concert, il y eut un banquet ; et, au dessert, ce fut encore Guichard qui, avec Martin et Richer, chanta un canon à trois voix, composé par Berton pour la circonstance, et dont voici les paroles :

A la santé du célèbre Grétry !
Du dieu qui nous inspire il est l'enfant chéri.
Ah ! qu'il vive autant que sa gloire ;
Mais comment le fêter, comment le bien chanter ?
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Il faut croire que Guichard eut, à cette occasion, un grand succès, car, en cette même année 1809, il fut élu président de la Société. En juin 1809, il chanta encore, dans le concert public annuel des *Enfants d'Apollon*, l'air d'*Abel*, de Kreutzer, son compatriote versaillais, et l'*Hymne à Apollon*, de Berton.

Enfin, en août et novembre 1813, le nom de Guichard figure encore sur les programmes de la *Société des Enfants d'Apollon ;* âgé de soixante-un

ans, il y chantait une scène des *Abencérages*, de Cherubini, et un *Ave verum*, de Mozart.

Le 1er janvier 1819, Guichard prit sa retraite comme professeur du Conservatoire. Il est mort dix ans après, le 25 mars 1829, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

G.-L. Chrétien

(1754-1811)

Gilles-Louis Chrétien, né à Versailles le 5 février 1754, était le fils d'un musicien de la chambre du Roi, qui devait avoir quelque mérite et être bien vu à la Cour, car il faisait partie de l'orchestre du *théâtre des petits cabinets* organisé par Mme de Pompadour (1).

Depuis 1747, Jean-Baptiste Chrétien avait en effet l'honneur de tenir la partie de violoncelle dans ce petit orchestre royal, à côté du comte de Dampierre et du marquis de Sourches, grand prévôt de France, qui jouaient de la viole, et du prince de Dombes qui jouait du basson.

Le 1er mai 1754, l'année de la naissance de son fils, cet heureux violoncelliste obtenait en outre, du Roi, la permission de donner des concerts à Versailles, avec deux autres musiciens du Roi, associés à cette entreprise, Antoine Camus et Julien-Amable Mathieu, que nous retrouverons plus tard.

Malheureusement, le 29 mars 1760, Jean-Baptiste Chrétien, âgé seulement de trente-trois ans, mourut à Versailles. Il demeurait sur la paroisse Notre-Dame, dont le registre contient son acte d'inhumation.

Il laissait trois enfants, dont les deux aînés moururent jeunes, peu de temps après lui, et dont le

(1) Voir A. Jullien, *Le Théâtre de Mme de Pompadour*.

troisième, Gilles-Louis, hérita, faute de mieux, du goût musical et du violoncelle de son père.

Plus tard, sous la Révolution, au temps de la grande popularité de Mirabeau, Gilles-Louis Chrétien eut l'idée, plutôt malheureuse pour la mémoire de ses père et mère, de ne pas se contenter du bon souvenir de l'ancien violoncelliste du Roi et de se parer d'une origine plus illustre. Au bas d'un de ses portraits fait par lui-même, il prit la qualité bizarre de *fils naturel de l'Ami des Hommes* (1) (on sait que c'était le surnom du père de Mirabeau), ce qui lui donnait la gloire d'être frère naturel du grand orateur. Cette prétention était-elle justifiée? — Nous ne saurions le dire. Mais il y a lieu de penser que la femme de Jean-Baptiste Chrétien n'avait pas mauvaise réputation, car, devenue veuve, avec trois enfants et sans fortune, elle épousa en secondes noces Jean Fouacier, architecte et inspecteur général des bâtiments du Roi.

Quoi qu'il en fût, Gilles-Louis Chrétien acquit rapidement un beau talent de musicien et fut nommé premier violoncelliste du Roi et plus tard de l'Opéra. Il continua de demeurer à Versailles, où il se maria, et s'établit place Dauphine. Il composa des symphonies et s'occupa d'écrire plusieurs ouvrages sur la musique qui ont été publiés plus tard.

Tout en faisant de la musique, Chrétien s'était livré à l'art de la gravure, et il inventa un procédé fort ingénieux pour reproduire presque mécaniquement des figures en silhouettes.

(1) *La Curiosité universelle*, nº du 20 juin 1892.



G.-L. Chrétien, musicien du Roy,
Inventeur du Physionotrace et graveur en 1787.
(Gravé par lui-même en 1792.)



Mme L.-A.-P. Chrétien.
(Portrait gravé par son mari en 1793.)

En 1786, il donna à son appareil le nom de *physionotrace* et se mit à faire de petits portraits très finement exécutés qui eurent du succès. Nous en donnons ci-contre deux spécimens ; ce sont les portraits de Chrétien lui-même et de sa femme, faits en 1792 et 1793.

Il commença par exploiter son invention à Versailles, sans cesser d'être attaché à la musique du Roi.

Chacun s'extasia sur la ressemblance des portraits ainsi obtenus et sur la finesse de la gravure. Bientôt, les commandes affluèrent.

Alors, à la fin de 1788, Chrétien vint se fixer à Paris. Il s'associa avec un habile dessinateur nommé Quenedey, dont il se bornait à graver très habilement les portraits calqués, puis réduits par le physionotrace. Les affaires prospéraient. Mais Quenedey, profitant sans scrupule des leçons de Chrétien, le quitta en 1789, s'établit pour son compte et ne craignit pas de se dire l'inventeur du physionotrace.

Le *Journal de Paris*, à la date du 24 décembre, publia une lettre de Chrétien, protestant contre cette usurpation de Quenedey et faisant connaître qu'il avait pris un nouvel associé nommé Fouquet, peintre miniaturiste. Leur atelier était installé au cloître Saint-Honoré.

De cette époque jusqu'après la Révolution, Chrétien fit des milliers de petits portraits qui sont encore aujourd'hui recherchés. Au Salon de 1793, il en exposa cent. Au Salon de l'an IV, il envoya douze cadres contenant chacun cinquante portraits, dont plusieurs sont devenus historiques.

Chrétien ne cessait pas néanmoins, non seulement de jouer du violoncelle et de faire partie de l'orchestre de l'Opéra, mais encore de préparer et d'écrire des ouvrages sur la musique. En 1807, il publia une *Lettre sur la musique*, *en réponse à M. Amar*. En 1810 et 1811, il termina un volumineux Traité musical, ainsi intitulé : *La Musique étudiée comme science naturelle*, *certaine*, *et comme art*, *ou Grammaire et Dictionnaire musical*. « On y trouve », dit Fétis, « des définitions de *Mélodies positives*, de *Mélodies collectives*, de *Mélodies interpositives*, de *Constructions fondamentales*, etc..., et de cent autres rêveries qui n'ont point fait fortune. »

Le pauvre Chrétien, qui avait, comme on voit, le génie de l'invention, mourut le 4 mars 1811, au moment même de la publication de ce grand ouvrage didactique.

Ses œuvres musicales ont moins survécu que ses gravures. Le physionotrace a continué d'être exploité après sa mort, par des continuateurs ou contrefacteurs, jusque vers 1820; les portraits faits par Chrétien sont admirés des amateurs, mais les symphonies composées par lui ne sont guère connues.

LES MATHIEU

Michel Mathieu

(1689-1768)

Michel Mathieu, premier du nom, né à Paris en 1689, vint se fixer à Versailles en 1728, en entrant dans la musique du Roi. Il obtint la charge de maître de musique de la chapelle.

Ce fut un compositeur appréciable, car Fétis a déclaré connaître de lui : deux motets, plusieurs morceaux de musique instrumentale, quatre cantatilles, deux divertissements et le ballet de *La Paix*, exécuté au concert de la Reine en 1737. Mais nous ne savons rien de la valeur de ces différents ouvrages.

Il épousa, à Versailles, une cantatrice, nommée Jacqueline-Françoise Barbier, qui chantait les solos de soprano dans les concerts de la Reine.

Après quarante années de séjour à Versailles, Michel Mathieu y est mort, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le 9 avril 1768. Son inhumation a eu lieu le lendemain, sur la paroisse Saint-Louis.

Sa femme y a été inhumée de même, le 18 août 1773.

Julien-Amable Mathieu

(1734-1811)

De ce couple musicien naquit, à Versailles, le 31 janvier 1734, Julien-Amable Mathieu, baptisé le lendemain dans l'église Notre-Dame, ayant pour parrain Julien Bernier, hautboïste de la chambre du Roi, et pour marraine la demoiselle Amable Huguay de la Marche.

Dès 1754, à l'âge de vingt ans, il était musicien ordinaire du Roi. C'est alors qu'il s'associa, comme nous l'avons vu, avec Jean-Baptiste Chrétien pour donner des concerts publics dans la ville de Versailles.

Attaché à la musique de la chapelle, il en devint premier violon. Puis, en 1770, après la mort de son père et de l'abbé Blanchard, il en fut nommé maître.

Il composa à ce moment et fit exécuter de nombreux motets (Fétis en a compté quarante-cinq), une messe avec orchestre, plusieurs symphonies et concertos. Ces œuvres restèrent manuscrites. Mais, plus tard, il a publié à Paris deux volumes de sonates pour violon, deux volumes de trios pour violons et basse, et un volume de quatuors.

Julien-Amable Mathieu garda la charge de maître de musique de la chapelle pendant le règne de Louis XVI, jusqu'en 1791. Il avait pour collègue, dans cette fonction, Giroust, et fut, avec lui, le

dernier chef de cet orchestre renommé de l'ancienne chapelle royale.

Après la suppression de la musique du Roi, Julien-Amable Mathieu ne quitta pas Versailles. Il fit, comme Giroust, de la musique républicaine, composa des hymnes, des cantates sur les paroles faites par Félix Nogaret et autres poètes patriotes, pour les fêtes publiques.

Il fut, en même temps, organiste de l'église Saint-Louis, et c'est lui qui dut tenir l'orgue jusqu'en 1793, au temps du clergé constitutionnel, puis à l'occasion des cérémonies civiques instituées dans le *Temple de l'Abondance.*

On lit, dans le *Journal* de Lagarde, que, le 26 thermidor an III (13 août 1795), l'administrateur du district autorisa la *restitution* au citoyen Mathieu, organiste, des clefs de l'orgue de la ci-devant église Saint-Louis, et que, le surlendemain 28 thermidor, ces clefs lui furent en effet remises par le citoyen Bèche, membre de la Commission des Arts.

Julien-Amable Mathieu (car ce ne peut être que lui dont il s'agissait, son frère et son homonyme, dont nous allons parler, étant, à cette époque, fixés à Paris) avait donc repris, en 1791, possession de ses fonctions d'organiste de Saint-Louis.

Quelques années plus tard, cependant, peut-être pour entrer dans la musique de la chapelle de l'Empereur aux Tuileries, il alla prendre domicile à Paris. Il fut bientôt après pourvu d'une petite retraite et fut qualifié, dans son acte de décès, de pensionnaire de l'Etat. Il mourut le 6 septembre 1811,

à l'âge de soixante-dix-sept ans, rue des Deux-Portes-Saint-Jean, n° 2, à côté de la rue de la Verrerie.

Il avait épousé, à Versailles, une demoiselle Julie Girard, et laissa un fils, né en 1777, qui ne suivit pas sa carrière artistique et se qualifiait, en 1811, de commis dans les bureaux de la Guerre.

Michel-Julien Mathieu

(1740- ?)

Michel Mathieu avait eu un second fils, dénommé Michel-Julien, né le 8 octobre 1740, à Fontainebleau, par suite d'un voyage de la Cour que les musiciens du Roi étaient forcés de suivre. Mais, ramené bientôt à Versailles par ses parents, Michel-Julien y fut élevé comme son frère et devint, comme lui, violoniste et compositeur.

Il prit, nous ne saurions dire pourquoi, le titre ou le surnom de Lépidor, sous lequel il se fit connaître ; si bien que, sous la Révolution, ayant supprimé, par prudence, la particule *de*, il devint, même dans les actes officiels, le citoyen Mathieu Lépidor.

En 1765, le comte de Cheverny le prit comme précepteur de son fils et l'emmena dans son château en Touraine. Il dit, dans ses *Mémoires*, que ce jeune homme « jouait supérieurement du violon, chantait agréablement et était compositeur ». En effet, dès 1765, Mathieu de Lépidor avait publié des recueils d'airs et de chansons.

Un peu plus tard, le jeune compositeur fit aussi de la littérature. Il publia, en 1774, une tragédie en cinq actes, intitulée : *Amédée.*

Mais, à partir de 1790, il paraît avoir complètement abandonné Versailles, la musique et la littérature. Il se présente devant l'Assemblée nationale comme orateur d'une députation de la section des Thermes de Julien. Il devient ensuite président de

cette section; puis, en 1791, juge de paix de la section des Invalides, et, en 1792, juge de paix de service au Bureau central. Enfin, le 14 germinal an VIII, Michel-Julien Mathieu Lépidor est nommé commissaire du Gouvernement à Coulommiers. Ici, nous perdons sa trace et nous ignorons la date et le lieu de sa mort.

Jean-Baptiste Mathieu

(1762-1840)

Jean-Baptiste Mathieu, né à Billom, en Auvergne, le 2 janvier 1762, avait-il un lien de parenté avec la famille de musiciens versaillais dont nous venons de parler? — Nous n'en avons aucun indice, mais il est curieux de remarquer que, portant le même nom, il fut appelé à Versailles, en 1809, justement pour succéder, comme maître de chapelle de l'église Saint-Louis, à Julien-Amable Mathieu.

Ses débuts avaient été intéressants. Après avoir reçu une première éducation musicale du maître de chapelle de Billom, il était entré, en 1779, comme élève dans la musique des gardes-françaises. On lui avait attribué comme instrument le *serpent*. Il s'y appliqua si bien, y devint si habile, qu'on lui fit exécuter en public des solos et des concertos, dans lesquels il trouvait moyen de tirer de son ingrat instrument des effets merveilleux. Il touchait, pour cela, une haute paie de 3 livres par mois. Il tomba malade et resta six mois à l'hôpital. Pendant ce repos forcé, il apprit à jouer de la guitare. Quittant alors le service militaire, son nouveau talent de guitariste lui procura heureusement des leçons lucratives.

En outre, il entra comme *serpentiste* à l'église Saint-Eustache et y garda cet emploi jusqu'à la suppression du culte catholique, en 1793. A ce moment, il s'enrôla dans la musique de la garde nationale

parisienne avec Sarrette, Kreutzer et autres. Il y tenait sans doute une place importante, car, le 11 novembre 1793, il fut élu avec Bazire, par tous ses camarades, pour les représenter devant le Comité.

L'année suivante, Sarrette ayant entrepris de fonder le Conservatoire de musique, fit tout de suite appel aux talents et au dévouement de Jean-Baptiste Mathieu, qui, dès 1795, passa de la garde nationale dans le personnel enseignant du nouveau Conservatoire.

Il fit la classe de solfège et dut commencer alors la composition de ses remarquables *Leçons de solfège*, qui ont été publiées et ont atteint, d'après Fétis et Elwart, le nombre de dix mille.

Il fut nommé en même temps professeur à l'*Institut des Aveugles* et écrivit pour ses élèves un petit opéra intitulé : *La Ruse d'Aveugles*, qui fut joué rue Saint-Victor, le 2 nivôse an V.

En l'an VIII, il ouvrit en outre au Conservatoire un nouveau cours pour l'enseignement du *serpent*, qui avait été introduit dans toutes les musiques militaires.

Le 1er vendémiaire an XI (22 septembre 1802), l'Etat, forcé de faire des économies sur les arts d'agrément, réduisit de moitié le nombre des professeurs du Conservatoire, et Mathieu se trouva parmi les sacrifiés.

Il donna des leçons particulières, se livra à l'étude de la science théorique de la musique, traduisit le *Dodécacorde*, de Glaréan, sur les origines et les principes du plain-chant, et orchestra de nombreux



Médaillon du monument de J.-B. Mathieu.

(L'inscription de ce monument est la suivante : « A J.-B. MATHIEU, auteur de musique sacrée. Ses Elèves et ses Amis. »)

morceaux tirés de compositeurs anciens, indéchiffrables jusqu'alors; enfin, il continua l'œuvre considérable qu'il a laissée après sa mort.

En 1809, la place de maître de chapelle à la cathédrale de Versailles étant vacante, il y fut appelé et s'y fixa définitivement jusqu'à la fin de ses jours.

C'est alors que Jean-Baptiste Mathieu composa les grands ouvrages religieux qui l'ont classé parmi les premiers compositeurs de ce genre.

Il est l'auteur de cinq messes solennelles, parmi lesquelles celle en *fa* est considérée comme un véritable chef-d'œuvre. Elwart raconte que Le Sueur l'ayant entendue, embrassa Mathieu, en s'écriant : « Ce n'est pas à Versailles que vous devriez être maître de chapelle, mais bien à la chapelle du roi de France! »

Il fit aussi de nombreux motets et morceaux de musique sacrée. On cite notamment un *Domine salvum*, dit *Chant royal,* qui fut regardé comme le plus beau de son temps.

Enfin, il publia une *Méthode de plain-chant*, qui est restée classique.

Pendant trente années, ce modeste maître de chapelle de l'église Saint-Louis de Versailles a accumulé des travaux de grande valeur qui ont été, même de son vivant, en 1838, l'objet de la vive admiration d'un autre professeur et compositeur très compétent, Elwart, mort en 1877, après avoir fourni, lui aussi, une longue et laborieuse carrière.

Mathieu recevant, au moins jusqu'en 1823, un modeste traitement de 650 francs par an, vivait dans une simplicité extrême, absorbé par ses études

musicales au point d'en oublier ce qui se passait autour de lui. Elwart raconte qu'on le surprit par un hiver rigoureux, après minuit, jouant de la guitare sur la place d'Armes, en attendant son fils qui devait sortir du théâtre.

Un jour, plongé dans la composition d'une messe, il ne s'apercevait pas que le feu avait pris dans sa chambre et gagnait déjà le bas de sa soutane. Sa femme, entrant brusquement, s'élance vers lui, en s'écriant : « Quoi! tu écris tandis que ta soutane brûle! — Tiens! répond-il tranquillement, je croyais que c'était l'excès du travail qui m'échauffait par trop, et j'allais me promettre de ne plus m'y livrer avec tant de persévérance. »

M. Le Roi, l'excellent historien de Versailles, bon juge, par lui-même et par son entourage, en fait de musique religieuse, avait bien connu et estimait profondément Mathieu et ses œuvres. Il lui a consacré une petite notice.

Le 14 janvier 1840, Jean-Baptiste Mathieu est mort à Versailles, dans son petit logis de la rue du Hazard, n° 14, entouré de sa famille et de ses nombreux amis.

Une souscription a été ouverte à Versailles pour élever à sa mémoire un monument que ses admirateurs trouveront à l'entrée du cimetière du quartier Saint-Louis.

Rodolphe Kreutzer

(1766-1831)

Rodolphe Kreutzer était le fils aîné de Jean-Jacobe Kreutzer, musicien du Roi, — attaché, non pas à la chapelle, comme l'a écrit Fétis, dans son *Dictionnaire*, mais au régiment des gardes suisses, — et d'Elisabeth Trabolt, son épouse. Il naquit à Versailles le 15 novembre 1766, fut baptisé le lendemain à l'église Notre-Dame, et eut pour parrain un autre musicien du régiment suisse, se nommant *Rodof* Krettly, d'où le curé fit le prénom de Rodolphe (1).

Dès son plus jeune âge, il s'adonna à l'étude du violon et reçut des leçons de l'Allemand Antoine Stamitz. A douze ans, il était déjà, dit-on, un exécutant remarquable. Un an après, il avait composé son premier concerto, qui fut exécuté au concert spirituel.

Kreutzer entra alors dans l'orchestre du théâtre de Versailles et y prit le goût de la musique dramatique. Ne trouvant pas de libretto à sa guise, il eut l'idée de refaire, faute de mieux, la musique de deux anciens opéras-comiques, et, grâce à la protection de la reine Marie-Antoinette qui s'intéressa à lui, il put ainsi faire entendre à Versailles ses premiers essais. Il composait d'instinct, dit-on, sans aucune notion de la science de l'harmonie, chantant

(1) Registre des baptêmes de la paroisse Notre-Dame.

ses mélodies tout en marchant à grands pas dans sa chambre, et en s'accompagnant sur son violon.

Malgré la protection royale et tout son talent, Kreutzer devait être fort besogneux, car on trouve, sur le registre du greffe de la Prévôté, à la date du 13 janvier 1787, un jugement le condamnant à payer 20 livres, montant de deux mandats souscrits par lui et validant une saisie formée sur ses appointements pour cette petite somme, entre les mains de la demoiselle Montansier, sa directrice.

Cependant, depuis 1783, il joignait à sa place de violoniste au théâtre celle de musicien ordinaire de la chapelle du Roi. Mais, à la fin de 1789, il fut, comme tous ses collègues, forcé de chercher ailleurs les moyens de vivre. Il quitta alors Versailles et entra comme premier violon au Théâtre-Italien. En 1790, il obtint de Desforges un poème historique en trois actes, intitulé : *Jeanne d'Arc*, qu'il mit en musique et qui fut représenté avec succès. Presque en même temps, il écrivit, avec une facilité extrême, la musique d'un opéra-comique tiré du roman célèbre de *Paul et Virginie*. La première représentation de se second ouvrage en trois actes eut lieu le 15 janvier 1791, à la Comédie-Italienne, avec un grand éclat. Cette partition, dit le savant Fétis, est « pleine de chaleur, d'élégance, de naïveté », et se distingue particulièrement par « une couleur locale ravissante d'effet ». Peu de mois après, en août 1791, Kreutzer remporta son plus brillant triomphe par son opéra de *Lodoïska*, qui fut accueilli du public avec enthousiasme.

Le libretto écrit par de Jaure, d'après un épisode

de Faublas, fut utilisé aussi par Cherubini. Mais l'œuvre de Kreutzer, surtout son ouverture et la *Marche des Tartares*, dont le thème reparaît dans la partition à plusieurs reprises, devinrent populaires. Miot, dans ses *Mémoires* sur l'expédition d'Egypte, raconte que, pendant la traversée, le général Bonaparte se faisait jouer tous les jours, après son dîner, par la musique des guides, la *Marche des Tartares*, de Kreutzer. Ajoutons qu'il est amusant de constater que la phrase principale de cet air qui plaisait tant à Bonaparte se rencontre également au début de la première figure de l'énervant quadrille des Lanciers, inventé, pour le supplice des auditeurs, sous le second Empire. Il faut avouer que si Kreutzer eut la gloire de composer une mélodie appréciée par Napoléon, d'ordinaire peu mélomane, le choix quotidien de ce morceau ne révélait pas un goût artistique très raffiné.

En 1792, on joua encore aux Italiens deux ouvrages de Kreutzer : *Charlotte et Werther* et *Le Franc Breton*. Comme tant d'autres, il s'appliqua à plaire aux maîtres de la France, en mettant en musique, de 1793 à 1795, des poèmes patriotiques : *Le Déserteur de la montagne de Ham*, anecdote historique ; — *Encore une Victoire !* pièce où l'on célébrait « nos triomphes dans le Nord, la bassesse des émigrés, la férocité de nos ennemis, les actes de bravoure et de générosité des Français, etc... » ; on y applaudit beaucoup un duo comique entre deux émigrés gascons ; — *La Journée du 10 août 1792 ou la Chute du dernier tyran*, grand opéra en quatre actes, représenté en 1795.

A la fin de 1793, lors de la formation de la musique de la garde nationale, Kreutzer y était entré comme musicien de 1re classe, et, en 1795, il fut nommé professeur au Conservatoire. Deux ans après, nous ne savons pour quel motif, il quitta la France, pour s'installer en Italie comme professeur de violon. Il y resta de 1796 à 1799, organisant des concerts, et se déplaçant pour aller en donner jusqu'en Allemagne. Il dut s'y rencontrer avec les nobles émigrés qui l'avaient applaudi jadis à Versailles, et, s'il avait écrit ses Mémoires, on pourrait y trouver plus d'un détail curieux.

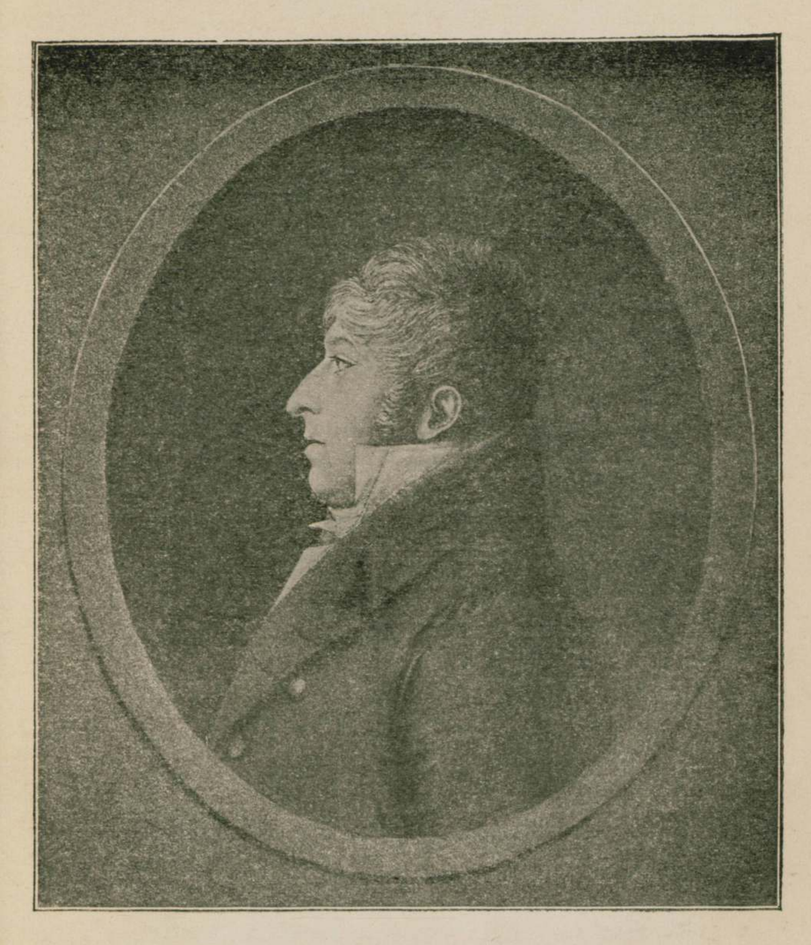
En 1799, Kreutzer, rentré à Paris, y fit jouer un petit opéra intitulé : *Le Petit Page ou la Prison d'Etat.*

En 1801, il faisait partie de l'orchestre de l'Opéra, comme violon solo. L'Allemand Reichardt, ancien maître de chapelle de Frédéric II, directeur de l'Opéra de Berlin, compositeur et critique érudit, vint en 1802 passer un hiver à Paris. Dans sa correspondance publiée récemment (1), il parle à plusieurs reprises, avec éloge, du talent de Kreutzer, comme violoniste, chef d'orchestre et compositeur.

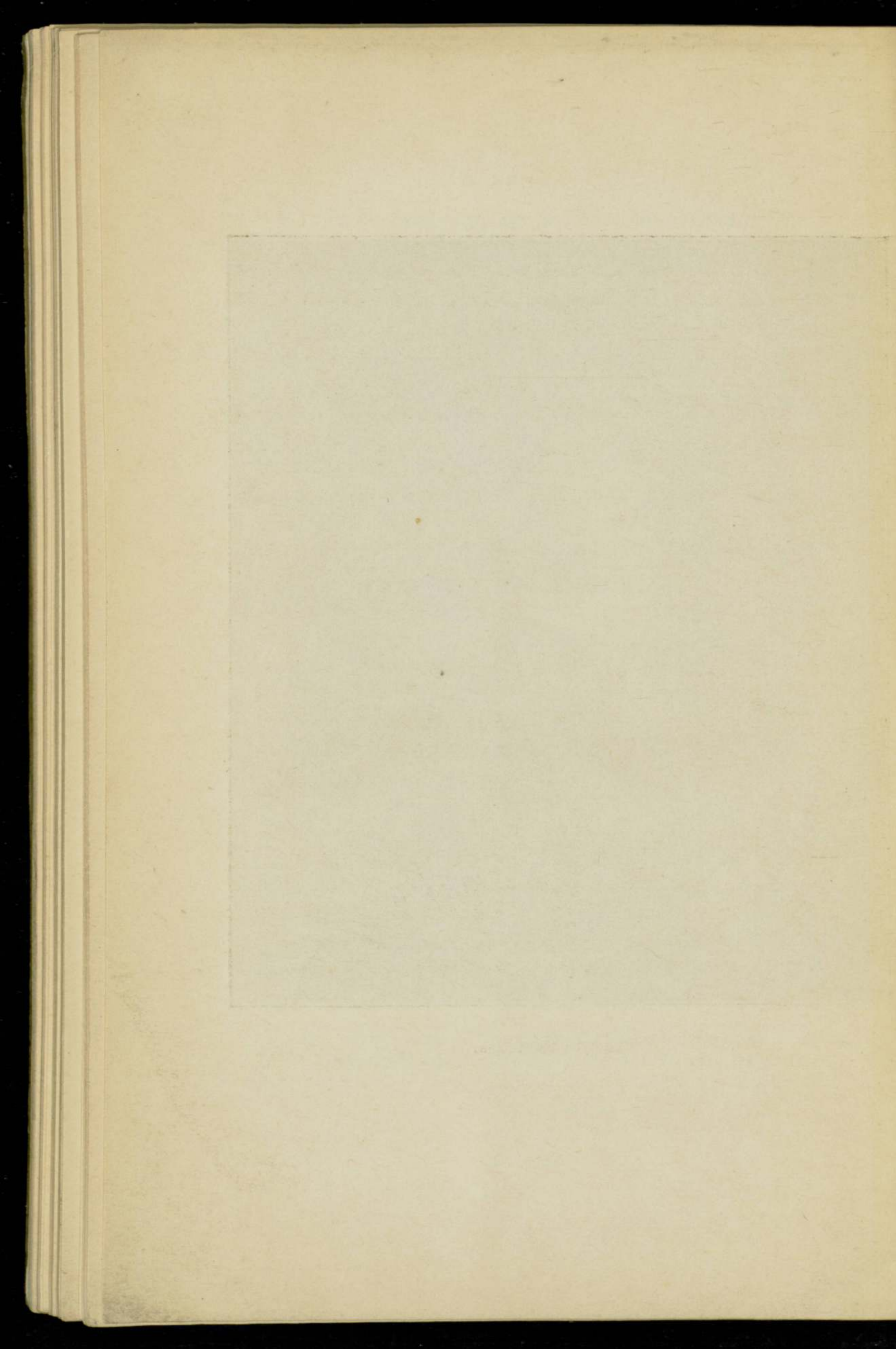
Le 2 décembre, il écrivait :

Je viens d'avoir la bonne fortune d'entendre un quatuor organisé par Kreutzer. Il est venu me prendre un de ces matins, pour me mener chez Sieber, mon ancien éditeur... On a joué plusieurs quatuors et quintettes de Kreutzer... Quant à la vigueur, à la justesse, à la

(1) *Un Hiver sous le Consulat, d'après les lettres de J.-F. Reichardt,* par Laquiante, p. 63, 110 et suiv., 123, 408, 429.



Rodolphe KREUTZER.



netteté de Kreutzer, elles sont aussi remarquables que la maëstria avec laquelle il se joue des difficultés...

Un autre jour, Reichardt a entendu *Lodoïska*, de Kreutzer, et en admire l'instrumentation, tout en préférant l'opéra de Cherubini sur le même sujet. Il loue également l'orchestration de l'*Astyanax*, de Kreutzer, en regrettant que cet ouvrage soit mal interprété par les chanteurs.

En 1804, Kreutzer entra à la chapelle des Tuileries, réorganisée par Napoléon, et en 1806, lors de la réouverture de la *Société académique des Enfants d'Apollon*, il en fut un des premiers membres fondateurs, comme violoniste-compositeur.

Sous l'Empire, Kreutzer fit représenter successivement à l'Opéra-Comique : *François Ier ou la Fête mystérieuse*, opéra en deux actes, dédié à M. de Talleyrand, chambellan de l'Empereur et surintendant du théâtre ; *Jadis et Aujourd'hui*, opéra bouffon, dédié à M. de Rémusat, en 1808 ; *L'Homme sans façons*, opéra-comique en trois actes, dédié à la reine de Naples, en 1812 ; *Aristippe*, opéra en deux actes, dédié à la reine de Hollande ; *Le Camp de Sobieski ou le Triomphe des Femmes*, opéra-comique en deux actes, en 1813, etc...

Au retour des Bourbons, Kreutzer ne manqua pas, comme la plupart de ses contemporains, de fêter le nouveau régime. Dès le 25 juillet 1815, on jouait à l'Opéra un divertissement mis en musique par lui, intitulé : *L'Heureux Retour*. Il en fut récompensé, car : en 1815, il fut nommé maître de la chapelle du Roi ; en 1816, chef d'orchestre de l'Opéra, et en 1824, décoré de la croix de la Légion d'honneur.

Durant cette période, Kreutzer composa encore, seul ou en collaboration avec Berton, Boïeldieu et autres, plusieurs opéras : *Blanche de Provence ou la Cour des Fées*, joué à l'Opéra en 1821 ; *Le Paradis de Mahomet ou la Pluralité des Femmes*, joué en 1822 ; *Pharamond*, joué en 1825 ; *Mathilde*, qui ne paraît pas avoir été joué, etc... On reprit en outre plusieurs fois deux de ses ouvrages restés longtemps au répertoire : *Lodoïska* et *Paul et Virginie*. Le 13 juin 1826, Kreutzer reconnaissait encore avoir reçu 167 francs pour « la moitié des honoraires d'auteur des neuf premières représentations de la reprise du ballet de *Paul et Virginie* » (1).

En outre de ses œuvres dramatiques, qui sont au nombre de plus de trente, Kreutzer écrivit et publia au moins autant d'ouvrages de musique instrumentale, qui eurent beaucoup de succès et furent très répandus. Il s'était associé, au temps de l'Empire, avec Cherubini, Méhul, Rode et Boïeldieu, pour exploiter, rue de Richelieu, n° 76, vis-à-vis de la rue Ménars, un magasin de vente de musique où se débitaient avantageusement toutes les compositions des coassociés. Grâce à ses profits commerciaux, à ses droits d'auteur, à ses appointements de maître de la chapelle du Roi et de chef d'orchestre de l'Opéra, la situation de fortune de Kreutzer était bien différente de celle du temps de sa jeunesse à Versailles. Aussi le voit-on, en 1820, s'installant à Paris, dans un immeuble dont il est propriétaire, rue de Provence, n° 17, et y achetant en bloc

(1) Collection personnelle.

tout le mobilier luxueux du précédent possesseur, y compris un violon de Stradivarius. Dans l'acte dressé à cette occasion, le 28 septembre 1820, par Mᵉ Perret, notaire, Rodolphe Kreutzer est mentionné comme marié avec Adélaïde-Charlotte Foucard. Cependant, il avait le cœur sensible, et, à une époque que nous ne saurions préciser, il paraît avoir éprouvé une vive passion pour la charmante actrice d'opéra-comique, Mᵐᵉ Saint-Aubin, qu'il avait pu connaître d'abord à Versailles, dans la troupe de la Montansier, et qui avait plus tard, à Paris, interprété plusieurs de ses opéras. Voici, en effet, la lettre non datée qu'il lui adressait à son domicile parisien, rue d'Amboise, nº 1 (1) :

Madame,

Jai lhonneur de vous en voyer les billets que vous mavé demendez. Croyé qu'il m'en coute beaucoup de ne pouvoir les apporter moi même, cet un bonheur au quel je dois renoncer tan que je vous aimerez. Il est bien cruel pour moi d'être obligé de me priver de voir la seule femme qui pouvois faire mon bonheur, mais, comme je nai plus lespoir d'être aimé de vous, qu'an vain je voudrai me flatter de ce bonheur, il faut donc employé tous les moyens de retrouver le repos que jai perdue de puis longtems; pour cella il ne faut pas vous aimer, et pour ne pas vous aimer, madame, il ne faut pas avoir le bonheur de vous voir.

Je crains bien que mes efforts seront vain, car dans ce moment je vous aime plus que jamais. Mais soyé persuadé, malgré tous ce que jai souffer de puis que je

(1) Coll. pers.

vous aime, que vous navez pas de meilleur ami et que personne ne désire au tems que moi votre bonheur.

KREUTZER.

En 1826, Rodolphe Kreutzer prit sa retraite. Il tomba malade et voulut retourner au pays d'origine de ses parents, la Suisse. Il est mort à Genève, le 6 janvier 1831.

Il avait un frère beaucoup plus jeune, Auguste-Jean-Nicolas Kreutzer, né comme lui à Versailles, le 3 septembre 1778, qui fut son élève, devint, après lui, professeur de violon au Conservatoire et mourut à Paris, le 31 août 1832. Il a écrit quelques morceaux pour le violon.

M. Vasseur a fait en 1880, à l'occasion d'une réunion des Sociétés des Beaux-Arts, une notice sur Rodolphe Kreutzer et son œuvre. Il y a apprécié avec compétence la merveilleuse facilité d'inspiration et l'abondance mélodique de ce compositeur né à Versailles, où il eut ses premiers succès.

TABLE DES MATIÈRES





